

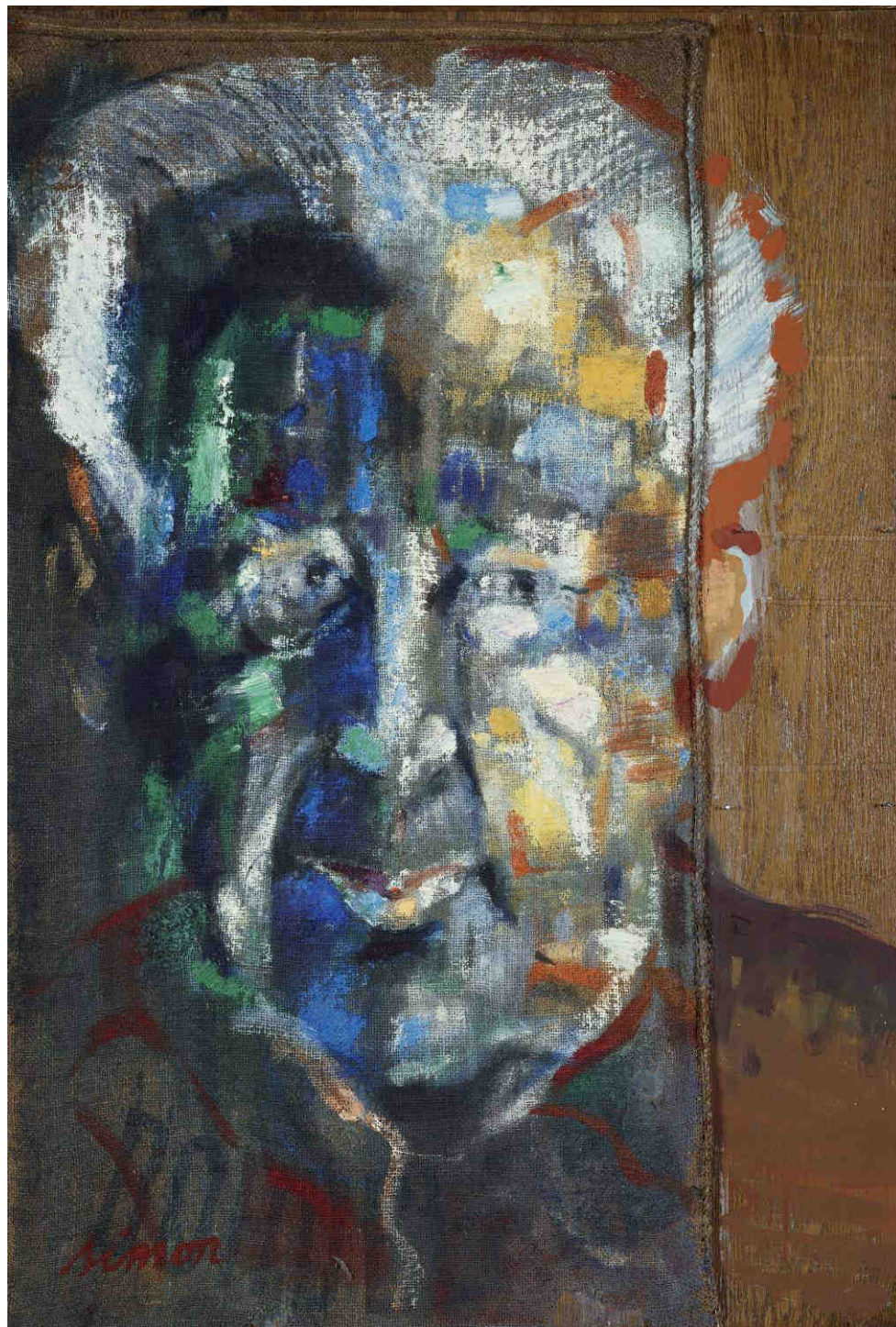


INCERTAIN

Poésie

REGARD

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



PAUL BADIN, FRANÇOISE BIGER, ROGER CARBONNIER,
CHARLES DOBZYNSKI, GÉRARD NOIRET,
MARIA RALLI-HYDRAIOU, JACQUES RENAUD-DAMPEL,
VÉRONIQUE SEZAP, REZA SHIRMARZ, SIMON

Numéro CINQ - Juin 2012

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertainregard@wanadoo.fr

Parution numérique semestrielle.

Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:

Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes - inédits - à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au format numérique txt ou doc dans un seul fichier.

Têtes à têtes

En 2007, j'entreprends un autoportrait, comme ça, par jeu, et j'ajoute des matériaux de récup, tôle, tissus indien, une vieille photo, je peins la banlieue sur un tee-shirt en fin de vie, aussitôt vient le portrait de mon père, je greffe des photos, du cuir, des branches, des outils, puis celui d'un ami, celui d'un maître, grands formats, sur toile de jute, puis celui d'un autre ami, et encore, car les visages m'emportent, me pressent ; portraits-peinture, mais aussitôt portraits-objets : pourquoi, et d'où viennent-ils, ces métaux, ces tissus, ces bouts de bois, ces fétiches, ces photographies, ces écrits, je ne sais, toujours est-il qu'ils affluent, se conjuguent avec l'huile classique, la perturbent, la défient, s'y entrelacent, s'en mêlent enfin s'imposent et le portrait se fait polyphonie de l'être. Jubilation de mêler peinture, bricolage - et littérature, car l'écrit s'en mêle. L'archaïque et le contemporain se rencontrent sur la toile, la mémoire et l'instant. Une fabrique de portraits est ouverte.

Mais avec qui ces « têtes à têtes » ? Avec ceux qui m'ont fait. Je peins mes parents, mes amours, mes amis, mes maîtres, les vivants, et tout à coup viennent les morts. Les musiciens admirés, les poètes qui ont allumé mes mèches, les maîtres spirituels, Schubert, Bach, Duke Ellington, Lao Tseu, Gandhi, Li Bai, Rimbaud, etc., cela fait du monde sur le chevalet. Ma tribu. Mes gens, morts et vivants quelle importance, un poète mort se relève de toutes ses cendres lorsqu'on le lit. Portraits de ceux qui ont fait celui que je suis, qui continuent de le faire. Ce sera donc : quarante têtes essentielles, peintures-objets-textes. Et un livre.

Simon. 2012

Sommaire du numéro CINQ - Juin 2012 -

- ♦ Simon, *peintre écrivain voyageur*.
 - Le portrait en couverture: **Jean Denis**
 - Autres tableaux en pages 14, 31, 57, 62
 - ♦ De la vie des revues et de l'édition de poésie...
 - ♦ Poèmes et textes de :
 - Paul Badin,
 - Françoise Biger
 - Roger Carbonnier
 - Charles Dobzynski
 - Gérard Noiret
 - Maria Ralli-Hydraiou,
 - Jacques Renaud-Dampel
 - Véronique Sezap
 - Reza Shirmarz
 - Simon
- Note:** Les poèmes de Maria Ralli-Hydraiou, et de Reza Shirmarz sont traduits par Babak Sadegh Khandjani.
- ♦ Bio-bibliographie des auteurs présents dans ce numéro
 - ♦ Un extrait du *Livre de l'intranquilité* de Fernando Pessoa

De la vie des revues et de l'édition de poésie...

par Hervé Martin

La revue Action Poétique vient de faire paraître son dernier numéro. Contrairement à celles qui cessent leur parution pour des raisons financières, Henri Deluy qui la dirige depuis 1958 prend la décision d'arrêter la revue pour d'autres motifs qu'il expose dans les premières pages de ce numéro intitulé *L'intégrale*. Grâce au CD qui l'accompagne il est possible d'accéder à tous les numéros de la revue dont ceux de *L'Action Poétique*, titre initial de la revue créée par Gérard Neveu. Sur ce CD on découvre aussi d'anciens livres désormais numérisés, tels ceux de Bernard Vargaftig, d'Alain Lance, de Jean-Pierre Balpe ou encore de Rilke, dans une traduction de Maurice Regnaud. La disparition d'*Action Poétique* laissera un vide dans le paysage éditorial mais ouvre aussi un champ d'horizons à réinventer « car il appartient aux nouvelles générations de créer de nouveaux outils » précise Henri Deluy dans l'entretien liminaire du numéro. Il faut découvrir ce dernier numéro et le conserver précieusement dans sa bibliothèque.

Après l'arrêt de leur édition papier, certaines revues poursuivent une diffusion sur Internet. *Le Nouveau Recueil* crée un sommaire général de la revue et un blog. *Le Mâche-Laurier* quant à lui a fait place à *Secousse* pour la revue – virtuelle désormais - des éditions Obsidiane. *Secousse* offre aujourd'hui une revue littéraire plus complète que ne l'était le *Mâche-Laurier* et semble trouver ses lecteurs sur le réseau. Saluons ici ces revues qui sont, précisons-le, en accès libre. Elles participent pleinement à la diffusion de la poésie. Cependant l'inflation de revues virtuelles sur Internet souligne de manière aiguë un paradoxe pour les éditeurs de poésie : il est toujours aussi difficile de résister, face aux logiques financières.

Je pense que « l'offre » de poésie n'a sans doute jamais été si importante, ni si accessible qu'aujourd'hui. Les sollicitations pour le lecteur sont de qualité. Elles sont si nombreuses qu'il est difficile de tout lire et de tout découvrir. En témoigne le beau travail de Florence Trocmé qui agrège avec Poézibao tant d'énergies qui font écho à la richesse du paysage poétique français et au-delà. La multiplicité des sites internet montre un formidable dynamisme pour la poésie. Je pense d'ailleurs que cette dynamique a amélioré la condition des éditeurs en créant chez le lecteur un vrai désir de découverte. Mais cette offre dense, face à notre société du « zapping », du « surf » et de l'éphémère, crée peut-être un risque pour le lecteur. Celui d'une appropriation superficielle et fragmentaire des textes. Je crois que la lecture demande du temps et du silence, de l'attention et du discernement face à la densité d'une offre qui risquerait de nous leurrer selon la manière dont nous la faisons nôtre.

L'offre-poésie est large tant virtuelle que par l'édition traditionnelle. Malheureusement je ne suis pas sûr que la multiplicité de ces offres a multiplié à proportion la vente des livres. Désirs, besoins, offres existent bien mais il semble manquer le maillon « vente » à l'actif des éditeurs. Faire aimer la poésie dans sa diversité et la diffuser, les revues, les éditeurs, les associations, les maisons de la poésie, les marchés de la poésie et les poètes bien sûr s'y adonnent. Cependant il reste peut-être à chaque amateur de poésie, lecteur et poète, à se demander s'il peut collaborer mieux encore à la vitalité de l'édition de poésie en achetant des livres!

Peintre écrivain voyageur comme il se définit, Simon accompagne les neuf poètes présents dans ce numéro. Simon peint les visages de ceux qu'il aime. Figures de cœur ou tutélaires il les mêle, dans une pratique qu'il questionne, à des matières hétéroclites récupérées, cuir, métal, bois, tissus...Matières de vie insufflée aux portraits ! Rassembler des poètes d'horizons différents pour partager une palette d'écritures est l'une des missions qu'Incertain Regard s'est assignée. Alors dans ce numéro vous lirez des poèmes de Charles Dobzynski qui renoue avec la forme traditionnelle du blason féminin, quand Françoise Biger interroge le blanc dans sa nomination avec un rythme syncopé et une forme singulière ; Gérard Noiret nous propose un abécédaire qui explore les méandres de son chemin d'écriture ; Paul Badin nous offre avec *Choses fuyantes* un chant de la mémoire du cœur ; puis des poèmes de la poétesse grecque Maria Ralli-Hydraiou et du poète iranien Reza Shirmarz traduits par Babak Sadegh Khandjani ouvrent vers d'autres territoires ; enfin Roger Carbonnier, Jacques Renaud-Dampel et Véronique Sezap prolongent la belle diversité des poètes réunis dans ces pages.

Bonne lecture ! Belles découvertes !

Pour le prochain numéro la revue fêtera son quinzième anniversaire!

PAUL BADIN

Choses fuyantes

(Extraits)

Nous ne devrions jamais cesser de donner aux choses fuyantes la brève couronne, la brève scintillation des mots. Même si, ce faisant, nous ne faisons que suspendre des bijoux sur un front inexistant, un abîme...

(Philippe Jaccottet à Gustave Roud,
Correspondance 1942-76, Gallimard, 2002)

à Rüdiger Fischer

Aoédé*

Précieux boulangers, pionniers des effluves de l'aube, toujours premiers
levés sous la girouette des saisons, tablier de digne farine et mollets à l'air
tellement le four est chaud, fournaise, été comme hiver

Pavillons modèles, à peine posés sur une terre qui ne les reconnaît pas,
entre Père Noël périmé et carcasses d'autos
Seul vestige paysan, la silhouette courbée sur son jardin millimétré

L'hiver est bonhomie que je vous écrive matin, tee-shirt en terrasse, à
Palmes-sur-Mer
Chaque aube qui pointe enroule ses ivresses à l'aloë vera

Tu es l'exigeante, faisceau de courbes à l'assaut du ciel et des chemins
intacts

Douceur oblige, les nuages ici sont rois
Les plaines étales prennent tout leur temps pour faire grise révérence

Au loin
les bruits
témoins
fortuits
d'existences
crayonnées
d'apparences
convulsées
sur la peau
même du ciel
buvard
Blafard
ce réseau
démentiel

Je T'aime et ne sais pas bien écrire ton nom
Quel dictionnaire pour y suffire ? Quelle vie longue, assez, pour te
lire toute entière ?

Veines gonflées de boue boursouflent les plaines d'hiver
Avenir trouble et fumées acides enfouissent le village et son parking trop
plein de sainte mère l'usine

Tu es la lumineuse, flamme à illimiter les longues nuits de désir

Malaises, vertiges... en fait ça dure depuis trente ans, voire plus
Consultation, après-midi de salle d'attente sur fond d'insouciance
balnéaire, crainte, inexpérience, moiteur... bonjour l'urgence

J'aime en Toi ce qui me rassemble
J'aime par Toi ce qui te projette
J'aime grâce à Toi ce qui nous multiplie

Le soir
rosit
le noir
s'allie
Laitance
féconde
silence
et ombre
Toi qui passe
suis le gué
de rivière
en prière
La menace
s'est figée

Sur murets de lave, noires paupières en damier et sable anthracite,
s'incrute, par l'outil et le geste qui l'honore, le méticuleux soleil
Promesses d'avenir vert

Tu es l'auréolée, lys en parfum éclos de fort ancienne racine
Par temps faste, la fadeur tu rédimes

Urgences donc... civière, attente, tests, analyses, urine et sang, attente et
résultats

Refaire électrocardiogramme, attente scanner, attente rapports, attendre
l'interne... six heures, qu'est-ce que c'est ?

Un zeste d'alizé s'invite sur coulée malvoisie...
À deux pas, Sodome & Gomorrhe, international business & turism

Micro sonnets, mignardises d'accueil, minuscules friandises pour mise en
bouche : une flaveur, un parfum et puis s'en vont
Les plus subtils durent plus loin que le sourire

Te voici Jeanne, quelques heures à peine et déjà *toute complète*, s'étonnent
papa et maman, leur sourire de paix neuve

Jeanne, absolue fragilité offerte aux mains des générations

Festons, imbrications, lignes de cubes blancs, fenêtres vertes ouvertes,
visages halés, souffles cuisants, palmes, fibres grasses, terre de feu, reliefs de
toutes parts percés, lopins envers et contre tout, à L'Île-sur-Laves

La grâce en ses limbes, durée suspendue...

Ton sourire flotte, par vagues successives, entre tes deux faons

*Place 75, côté fenêtre : un rideau d'arbres se perdant, une ferme princière,
son petit bois en écrin, rares bornes d'éternité sous la voûte des gris*

Non loin, la ville conquérante, tubulures acier sur bétons impérieux,
fermement emballée dans ses rubans d'asphalte

Sous la barre rocheuse, le pelage qui grille, le sol qui craquelle, la terre qui
sommeille... des chèvres paissent le peu

Tu soulèves une main comme tu dirais : *me voici ! c'est moi ! Jeanne !*

Arc-en-ciel à fendre le ciel : tu ouvres les yeux ! Jeanne, horizon profond
où tout reste à naître

Votre pain, l'or blond, les blés, levains et parfums, volutes légères

Matins de première classe et petits-déjeuners d'amoureux à petits vieux,
entre beurre salé des prés, amours, souvenirs et confitures maison

Le pont ouvre ses voiles à l'aventure, nous aspire en ses haubans

L'impression de vigie tient au panache d'horizon généreusement déployé

L'éclipse ne m'angoisse plus

Dans les pierres du vent, à la mûre saison, je sculpte paroles d'oracle

Plus à portée, notre caresse ajustée

Pour le reste, les pierres du chemin : à chacun son lot

L'ombre ronde, sous l'arbre rare, tombe, à midi, des fournaises
La plane du silence s'abandonne au *vide médian*

Ton visage se tord, tu pleures, tu cries plutôt
Besoin de téter tout contre le sein ? maman, maman !
Revivre la chaleur du ventre, celle qu'on poursuit toute une vie mais ne rejoint jamais, plus comme ça en tout cas

Il adoube ou maudit la demeure des hommes, le temps, souverain juge

Conditions extrêmes, altitudes de cailloux et de vent : la haute pierre invite au sens

Chaque jour clos soit la pelure d'une densité à venir non encore atteinte

Baguettes tradition, croustillance faite main : ce n'est pas le pain d'ange mais la croûte et la mie de bon labeur

La pâte lève, se gorge d'effluves, de gestes artisans, d'un rire de boulange à ranimer d'échos l'ennui d'un village

Du plus loin que leur ombre se souvenait, sous l'arbre irradié de soir, nulle autre flamme n'avait porté en eux autant d'incandescence

Route de hauts plateaux : les horizons n'ont pour bornage que les limites du regard

Trois petites vieilles en noir devisent, reprennent à l'ombre d'un parvis
La torpeur s'égrène, le village papote

Bien loin, la ville, aigre damier d'envies, où s'incrument arrogance et trépidation

Reprendre à zéro, chercher la cause jamais élucidée

/ ...

* Les muses (grec *Mousa*, racine *Men* = penser) sont les filles de Jupiter et Mnémosyne (Mémoire). Elles demeurent dans les montagnes de l'Helicon (Boétie) et de l'Olympe (Macédoine), en Grèce

Au début, selon Pausanias, elles sont trois (neuf, au V^e siècle avant J-C) et représentent les arcanes de l'art poétique : les poètes, qu'elles inspirent, les invoquent en commençant leurs poèmes

Elles se nomment Aoédé (le chant), Méléte (la méditation) et Mnémé (la mémoire). On les désigne aussi selon les trois cordes des lyres primitives : Nété (aigüe), Mésé (médiane) et Hypaté (grave) ; belle mise en musique de la poésie

FRANÇOISE BIGER

La notice est une œuvre d'art

(Extraits)

... /

Avec l'idée de ne pas s'en sortir
Blanchi
La contradiction est permanente
Noir
En marche arrière direction la
Blanc
Négation
Je suis une femme malade

Lente est la digestion blanc
La digestion est une question
La question est une requête
Une question
Blanc (2)
De confiance

La pro
Po
Provo
Que blanc
Induit
Comme des espaces de transgression
Blanc (2)
Digestion perturbée
Malgré les pro blanc
Les procédés
Les po noir
Postures diverses

Blanc (6)

L'écrit se voit s'automatiser
Le dit qu'est dit se libère de la contrainte syntaxique
Aussi blanc
Que par
Blanc et convention la langue
Serait-elle une pièce de boucherie
Sous entendue
Blanc
Ecoutez voir la boucle
Noir sur (1)
Ce blanc
Scelle
Blanc (1)

Il faudra bien moi par vous et autres la remplir la langue
Elle est vivante elle est mobile elle est
Jusqu'à la mé – a – mala la mélodie

Vous ne pouvez pas définitivement pas ne pas entendre

Blanc (1)

Pourtant on soupçonne un engendrement arbitraire d'une forme dans l'écriture
D'écriture la tournure n'est pas un obstacle

Blanc

Une fois fini le poème qui fut blanc (1)

Scandé en le for intérieur

Quid

De la pulsation qu'il dégage

Blanc (5)

Vous n'en ferez qu'à votre

Jusqu'au massacre possible

Blanc (2)

Rien qu'un non rien qu'un mot

Pensé fait son

Rythme (2)

D'où l'inutilité de la langue en tant que pièce

Bouchère destinée à répondre

Blanc

À la question

Blanc (3)

D'où l'évacuation directe de la notion

En poésie sic d'efficacité

blanc

éprise de position une bonne fois pour toutes les fois où

Statu quo érigé en

Blanc

Demi-mesure

Blanc (1)

Atermolement

Blanc – noir – blanc la notice

Peut se révéler

Entendez-vous ?

Le prisme de la rythmique

Blanc (3)

La notice transmuée

La poésie avale

Blanc (1)

Plus blanc que tout

Blanc

Y compris noire la notice est un stigmatisme

Dans la dissolution des formes
Blanc (1)
Un sens inédit blanc (2)
Sens issu
Sans interdit

Je suis une

La transgression me démange
Blanc(2)
Femme malade
La notice parle poésie sic au-delà
De la notice
Parle sa propre poé sic poésie
Blanc (1)
Imposs
Continu um
Ssible
Blanc

Bafouillage

La notice JE LA VEUX
Blanc de blanc
À mon image
Blanc (2)
La notice sur 5
8
12 blancs
Tronçonnée selon le principe de la découpe elle peut
Blanc (4)
Faire son effet
La notion d'attaque ou de mordant revêt une grande importance

Entendez l'attaque
Blanc (1)
La voix intérieure question cruciale

La notice se silhouette en
Blanc
Bas relief
Blanc (1)
À travers la notice [moi]
Femme malade
Blanche parle d'une voix blanc(1)
Désincarnée voix blanche d'expression
Blanc
Vide
Blanc
Alors que dire blanc(1)

Rien que
Blanc
Dire blanc
Devient

Perd le fil
Blanc
Pénible
 La notice
Neutre
 Nonobstant

JE VEUX DU VERT
Blanc
Compréhensible et inutile
 Blanc(1)
Versatilité du po êtes
Vous sûr absolument sûre rien n'est ni vert ni tendre
Sic
Poétique la poésie sic le truchement

Fondamental est le truchement
 Blanc (3)
Tout peut susceptible de basculer
Tout blanc peut s'effondrer

Le rythme en tant que renfort favorise l'interprétation
Elle s'entend mieux que
Blanc

Arc-boutant
Érigé mon œil astigmatique blanc (1)
Le dit truchement de l'œil c'est entendu
 Blanc (3)
La voix haute hystérise mon œil
 Blanc (4)
Le texte l'œil en reste pendant
Blanc
Mon grotesque mon œil blanc
La voix mon œil ressemble à une aberration

Verticalité du poète
Cependant que la découpe épouse les articulations
blanc ubiquitaire poète droit debout devant tirant
le poème au possible blanc

rythme en tête en tripes
dévider l'écheveau de tripes
 blanc (3)
savoir faire charcutier beau geste
mise en œuvre particulière

blanc
on travaille mieux debout blanc

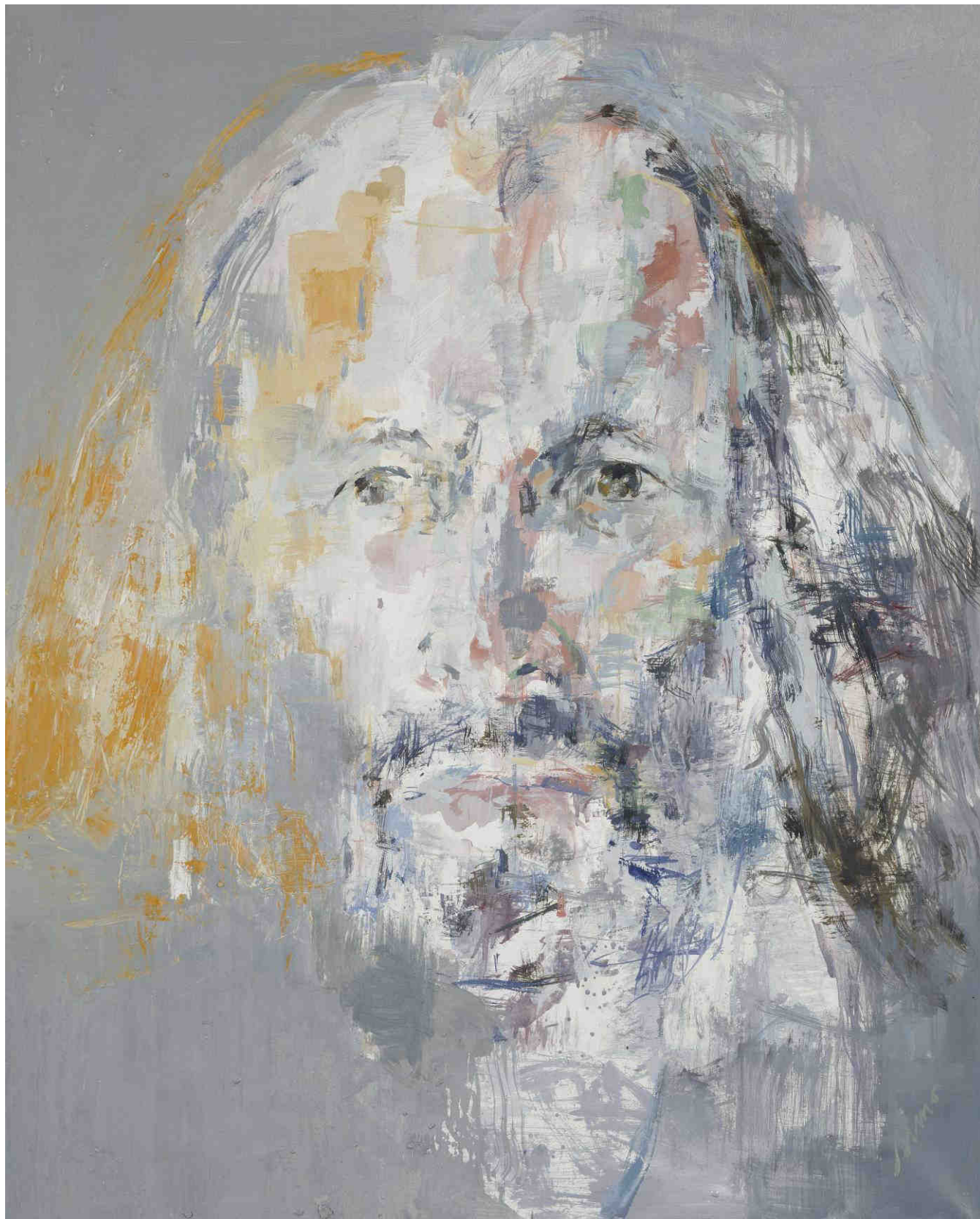
découpe audible
découpe improbable
découpe sauvage
hasardeuse

blanc(1)
à côté des articulations une vraie boucherie
de langue
blanche
dépecée des aiguilles

y sont plantées
plus de voix plus de son aucune aucun mais
blanc
un staccato le temps est sec et intérieur

INEXORABLE vous entendez !
Percevez-vous ?
Sentez
Pressentez

Le rythme
Dans l'mot le rythme naît né de rien une amorce.



Gérard Clot

ROGER CARBONNIER

1

Échanges à la frontière - troc - on voit quelqu'un arriver qui tend ou prend un objet - n'est plus le même en passant d'une main à l'autre

rapide mouvement - finie la synonymie - changement de sens - légère altération dans l'ordre des lettres - escamotage...

identité

à la douane, déclaration d'identité - je suis le même que celui que vous voyez sur la photo - serait intéressante une frontière où l'on changerait d'identité - il faudrait prouver (mais comment) que l'on est devenu quelqu'un d'autre - on se verrait alors accorder un brevet d'altérité

Déjà là avant de se faire annoncer - l'autre même - l'autrement même
- se précède dans la lumière - anticipation.

s'engouffre dans les espaces abandonnés - dans les jachères du temps passé.

Hésitation des commencements, retards, attente, avancée aveugle - éboulis - en suspens - oscillations - hasard.

rides refluant vers le même - pliure du même éventail

Eventail

floraison rapide
puis repli sur une seule ligne

aile rafraîchissante
devenue trait muet

claquement sec
taciturne repliement
n'est plus, à ce moment, qu'un trait
de bois ou d'ivoire

Il l'a dit - le dit- le dira
le lit - l'a lu - le lira
écholalie
lilas

symétrie de l'interrogation muette
les secrets s'équilibrent.

Commencer - trier - classer - séries ayant même couleur - perspectives - respirer dans ce fatras... découdre - recoudre - morceaux de rêves - lumière qui s'allume là-bas - qui s'éteint ici - ubiquité - maintenant ambigu - au bord de la rampe - murmure - le cœur qui bat - il y a si longtemps - dans un cinéma - l'après-midi - l'odeur des fauteuils neufs – demain quittera cette ville.

sans commune mesure, dévalement - on change de vallée - ligne de partage des eaux – glissement intérieur - écho (...) membrane ou tympan qui vibre
- phénomène de résonance
« rappel de l'oubli »

sur le seuil - appel - puis disparition – illusion – escamotage - s'est substitué - remplacé par leurre ou simulacre

piste inventée - empreintes dans neige - premières traces vers l'orée - se perdent dans les sous-bois - signalement dans la zone traversée - restera inaperçu

conversion des indices-création des rives

méandres parcourus hier ou demain - progression serpentine dans le temps replié
- c'était cela aller - aveuglé par un simulacre peint à même la lisière

signature vagabonde

Sortis de l'oubli dormant - sonorise ce qui, menacé de clôture - peut couler à pic
- apparu sur le tard - arpente à la lisière - entasse tout ça dans la grande hotte en simili - sans trier - hétéroclite jonchée...

Change de couleur à la frontière - invention de la couleur - se colorie en passant
- rebondissent les couleurs du nouveau

Rébus de cette relecture - devant l'enclos abandonné - restent reflets et bois
flottés - un bras mort - ce qui voulut se dire - se détacha des berges
ou fut charrié par la moraine...et maintenant, en empruntant une autre voix,
tourné vers l'amont, au fil d'une pauvre métaphore, invente ses rives

inscrit sur la main courante de l'oubli

À même les plages grises du texte qui s'estompe - une longue diagonale est
tracée - une courbe s'amorce – s'ouvre un puits sinueux...
Mutation instantanée qui révèle le double muet d'un filigrane cheminant vers
l'oubli

Comme un guetteur qui donne l'alarme - s'échappe perpétuellement pour revenir à son poste - entre crainte et curiosité - escamoté puis visible l'instant d'après - réapparaissant dans le gris du feuillage.

En chemin - ramasse quelques pierres - les jette vers l'ombre - perdu loin du refuge - journées d'errance - parle seul...

enfin reconnaît la pente familière - s'approche de celui qui garde le seuil - un seul guetteur maintenant

CHARLES DOBZYNSKI

L e c o r p s a i m é

102.

Chevelure

Rouge elle est rouge et
rousse et
Fauve
Un brasier veille au-dedans
Une flamme à deux langues
Lèche et roule
Sur la météorite
engloutie dans le lac des yeux
Rouge qui tourbillonne
Écume
Dans les mèches dans
Le maïs brûlé
Rouge dans les boucles
Du feu
Qui déferle lent
Lent et cuivre
Dans la ruche en éclats
De la chevelure

103.

Les yeux

Je ne connaissais de tes yeux
Qu'une larme
Un éclat qui rejoint les pierres
Mais dans leur pupille
Gît l'atlas
Qui soude la nuit et le jour
J'ouvre soudain le quartz crucifié
De leur couleur
Leur éveil recommencé
Et par leur embrasure
Je tombe
Bien au-delà de moi-même
Dans le chaos d'un paysage
Que nous creusons sans fin
L'un vers l'autre.

104.

La bouche

Bouche auréole
Bouche nativité
Lever d'ancre du corps
Pour son long voyage
Avec la langue
Rose ouverte livre ouvert
Margelle légère
Pour la vie
Tisserande du désir
Bouche de suc et de corde
Premier maillon de l'échelle
De tous les séismes
Un tressaillement de blessure
Des lèvres
Tout s'allume et tout recommence.

105.

La main

Ta main : une vague
De l'océan dissimulé
L'océan de toutes les mains
Ta main qui retient l'écume
Seule échappée au ressac
Elle se jette
Dans une crique du réel
Ses veines saturées
De sel de phosphore
Et des poussières
D'étoiles submergées
Chaque doigt : une île
Chaque main un archipel
Volé à la géographie
Des possessions
Et des caresses.

106.

La peau

Nous sommes des ampoules
De verre et d'eau
Qui s'allument et s'éteignent
Captifs de la peau
De notre enfance
La peau s'étire vers la mer
Sans la rejoindre
La peau tatouage intérieur
Des vieux songes
Mal écrits mal ficelés
Mais toi dans la sphère
De ta peau
Tu es l'œil plus vaste
D'une seconde vue.

107.

Les seins

Les seins tes ponts
Se sont levés
Pont-levis ponts de vie
Arches en mouvement
Des captations
De l'hyper-sensible
De la présence quotidienne
Celle qui préserve
L'érogène du jour
Arcs du désir
Cratères des couleurs
En éruption simultanée.

110.

Les fesses

Depuis mon enfance je rêve
De tenir entre mes paumes
La rondeur de la terre
Son horizon qui s'arc-boute
Sur l'invisible
Les fesses ont façonné
Cette double courbure
Tellurique
Les rochers ont fusionné
Dans leurs replis
L'herbe a tracé son sillon
Au mitan des pentes
Et je parcours la mappemonde
L'étrangeté des sentes
Le frémissement
De la peau offerte
À toutes les transgressions.

111.

Le pied

Qu'est-ce qu'un pied ?
Le cep de chair
D'os et de sang
De la vigne du corps
Trésorier de la grappe
Des orteils
De la nacre des ongles
Ordonnateur de tous les pas
Perdus
Et en attente
Des vagabondages
Du piétinement
Des parcours vers l'origine
Un cep qui marque son empreinte
Sur la terre
Et la fructifie
Un pied pris à pleine main
Change ma paume
En raisin dont le suc
Provient de l'aube naissante.

112.

La nuque

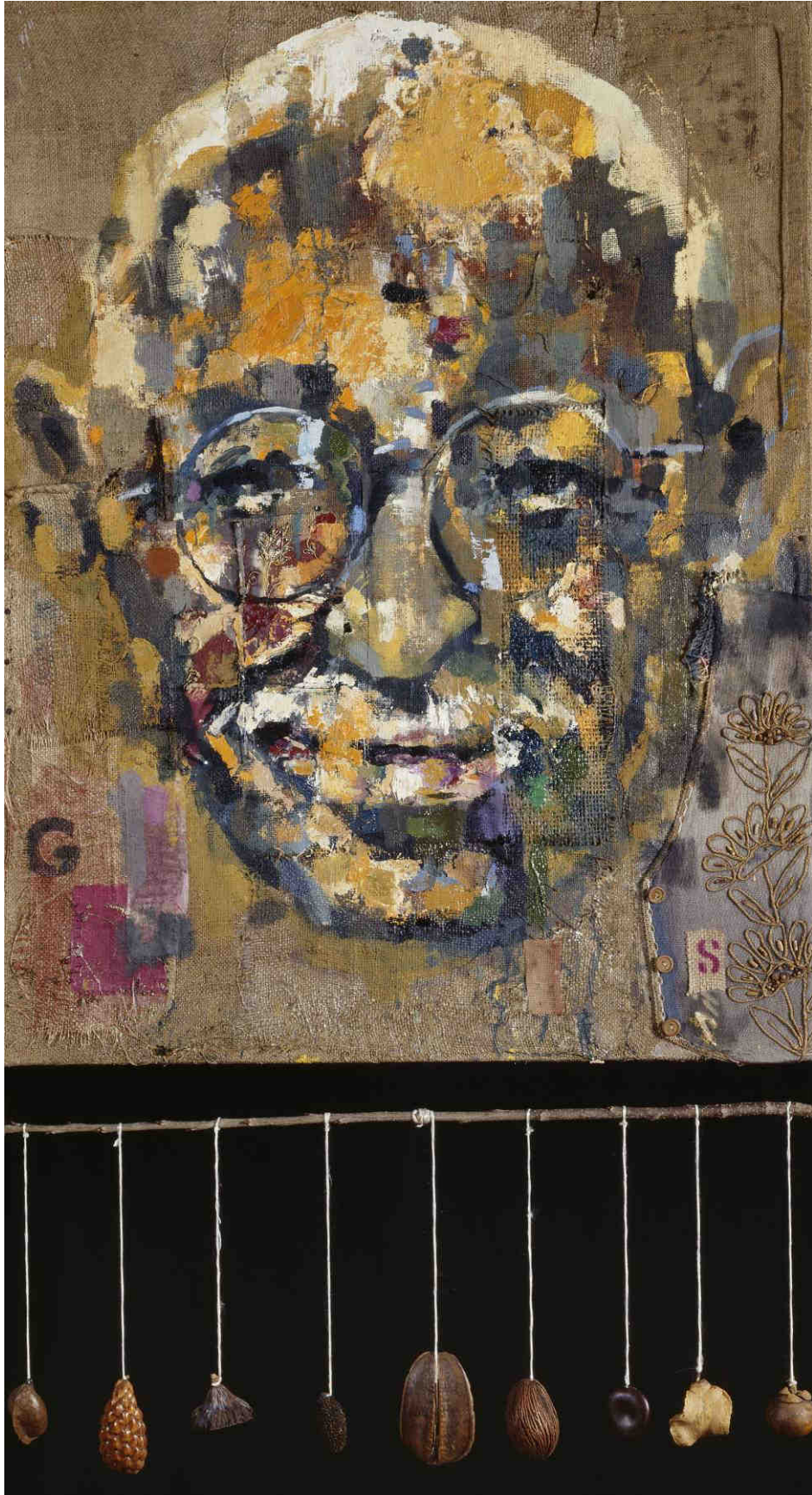
Il existe un nid
Dans le corps
Pour tous les oiseaux migrants
Les plumages renouvelés
Les caresses clochardes
Les doigts en quête de leur source
Sa douceur est si vaste
Qu'elle est une aube
Tenue dans le filet
De la nuque.

114.

Le ventre

La terre inventa la montagne
Surplomb de la vie à venir
Et la vallée
Essentielle du ventre
À sillonner du nord au sud
Pour s'imprégner d'où l'on vient
Avec son œil central
Ses déclivités nonchalantes
L'oreille de sa rondeur
Son herbe cachée sous la robe
Son buisson d'énigme
Où s'imbriquent
Le frénétique et l'abyssal
Blessure sanglante de la chute
Et de la résurrection.

Cet ensemble est extrait d'un livre inédit intitulé *La vie hors chant*



Gandhi

GÉRARD NOIRET

FRAGMENTS D'UN ABÉCÉDAIRE

A - ABANDON - Je me suis approché des rochers sur lesquels ma sœur, ma demi-sœur plus âgée de 20 ans, étalait nos repas. Avec la chaleur, le bruit d'écoulement de l'eau, l'odeur du sous-bois et les mouches, j'ai fini par entendre un cri, « Maman ? » terminé en question, repris en exclamation. C'était que j'étais revenu à hauteur du départ incompréhensible de ma mère, le lendemain de notre arrivée en juillet 53 et que j'étais confronté, à cent mètres du chalet, à la matérialité d'une scène connue de toujours, mais qui, par « condensation et déplacements » avait empoisonné les décennies précédentes. Un départ, un simple départ, insignifiant à l'échelle de la guerre, un départ sur la pointe des pieds d'une ouvrière de près de cinquante ans, sûre de sa solution et de son droit d'être libre. Un départ, un simple départ mais un départ qui excédait toutes les punitions possibles en ce monde.

B - BANLIEUE - Poète des banlieues me colle à la note biographique, vu ma provenance, ce qui fut mon métier et ces chantiers d'écriture que j'ouvre ici et là. Pourtant, comme dans cette ancienne publicité, mes poèmes ont le goût et la couleur de cette banlieue problématique impossible à cerner, mais n'en sont pas. Je fais de ma version de sa langue (des années 70 - 90, celle du XXI ème siècle m'est en partie étrangère) une langue susceptible de porter certaines manières d'être au monde, de prendre en charge l'histoire littéraire et de relever par la tension et le rythme les défis du « beau » et « du sublime ».

C - CHATILA - Chatila, qui ouvre ma fresque, est manifeste de cet art du politique que j'oppose, dans un mouvement dialectique, au réalisme. Il dépasse la tradition du poème de dénonciation en décevant la colère/l'espoir. Malgré ma révolte, il met en parole une absence de réaction. Les quelques bribes descriptives du massacre, qui entretiennent l'attente d'une conclusion vengeresse ou messianique sont empruntées à Genet qui, lui, est allé sur place.

Le titre (Chatila et non Sabra et Chatila ; Chatila en écho aux poèmes Guernica) met le lecteur gagné d'avance ou au contraire hostile à toute poésie de l'événement sur une fausse piste. Avec ses contraintes dissimulées (contrôler le spectre sonore, en diminuant l'importance du é, de façon à combattre la courbe de fatigue du français et donc à donner une énergie au texte... faire du tutoiement constant et fautif le moteur de la continuité narrative et de sa mise en abyme), ce poème dramatique vise à stimuler la réflexion sur l'humain. Ce qui interroge, c'est que la culture d'un peuple dont l'histoire est marquée par le martyrologue soit impuissante à empêcher le crime et que la conscience populaire française soit demeurée sans réaction. Plus de dix ans se sont écoulés avant me vienne un final, (Toutes voix confondues) qui puisse, avec ses chœurs et ses solos répondre à cette ouverture.

D - DÉFINITION - (2011) Le poème m'apparaît désormais comme la cristallisation d'une sorte de produit de facteurs, au nombre indéterminé, à la définition instable, où les composants ne multiplient pas forcément d'une manière identique, mais un produit de facteurs. Sans forcer, je peux risquer cette formule: poème = (langage) (histoire poétique) (imaginaire) (monde) (pensée) (projet).

J'entends par (histoire poétique) la mémoire des manières d'écrire et des textes majeurs, par (vécu) l'ensemble des représentations conscientes et inconscientes d'un sujet ; par (monde) aussi bien les circonstances, que l'histoire, que la politique ; par (pensée) la connaissance philosophique, la spiritualité, la réflexion sur le motif ; et par (projet) ce qui naît spécifiquement du travail de l'écrivain.

Le (langage) seul est incontournable. Sa qualité détermine le résultat. Réduit à la simple volonté de dire, il est proche d'un zéro réduisant à rien les autres composants, aussi intelligents, aussi chargés d'expérience soient-ils.

É - ÉCRIRE - Banlieue, décentralisation, lectures, événements... certes. Mais c'est avec le Langage profond qu'a commencé véritablement pour moi le poème. C'est, 13 ans après mes premières tentatives, à partir de son apparition (du jour au lendemain) en 1978 et de sa « domestication » en 1981, que j'ai eu les moyens de réaliser ma volonté poétique. L'expérience de son jaillissement, de son utilisation chaotique et de son tarissement, m'a rendu.

sceptique face aux arts poétiques situant l'origine-de-la-poésie dans l'enfance. Mon expérience a fait naître en moi l'intuition d'un sujet du poème spécifique. Qui a été confirmée, par la suite, par les thèses de Meschonnic. Lorsque je relis Le pain aux alouettes (1982), je vois où mon poème est désormais plus fluide mais j'ai la nostalgie de sa matière.

H - HISTOIRE du sujet en moi de l'écriture - En mai 78, la conjonction du séisme amoureux et de l'échec politique du Programme Commun où je m'étais investi corps et âme, a provoqué un raz-de-langage qui a recouvert mes reliefs psychiques. J'ai été dans l'envers de la « domination masculine ». J'en ai payé le prix. J'ai eu « les yeux dans le vague ».

ooo

De la déroute ont surgi des formulations aussi improbables que celles de l'écriture automatique mais sans sa profusion des compléments de nom, mais sans ses adjectifs systématiquement décalés. Mais grosses de significations. Ses agrégats possédaient cet improbable, ce surplus de sens, cette transformation des lieux communs, ces courts-circuits qui manquaient à mon écriture antérieure et qui faisaient que la politique l'avait emporté sur la poésie. Foudroyé, je n'ai eu qu'à m'asseoir et à écrire. Je me suis immédiatement aperçu qu'écrire signifiait autre chose. Pariant sur ces paroles de Pythie, j'ai démissionné de toutes mes responsabilités (sans réaliser que je m'amputais). Je suis reparti ailleurs, en quelque sorte à zéro.

ooo

Lié à ma biographie, le langage profond lui échappe. Devant de vieux brouillons je sais si telle page provient d'avant ou d'après le choc de 78, ou s'il appartient à ces années où ne subsistaient plus que ses dernières ondes concentriques. Être l'auteur ne m'avance guère en ce qui concerne le sens. Mon activité de poète à justement consisté à savoir en tirer parti.

I - INTELLECTUEL - Marginalisé par mes origines sociologiques et mon parcours d'autodidacte dans un champ littéraire où prédominent les Héritiers, j'ai gardé un pied dans le monde social et l'autre dans celui du livre. Conscient de m'éloigner de la figure de l'intellectuel type, soutenu ici et là, j'ai persisté. J'ai mené de front une activité de langage hétérogène. C'est ainsi que j'écris, que j'anime des « ateliers d'écriture », que je participe à des manifestations, que je lis-défends-et-fait publier, que je mets en voix. La création est au cœur de cette activité globale dont la configuration (c'est-à-dire la priorité du moment) évolue.

J' - J'écarte les textes ou tout est maîtrise ou le sera moyennant « une correction ». Mon poème refuse d'être poème sur ou poème de ou poème contre. Il vise la tension et le rythme. Il veut résoudre la contradiction qui fait que le langage est simultanément chose en soi et rapport culturel.

ooo

J'aime les propositions simples mais complexes, poussées jusqu'à offrir une évidence trompeuse. Je cherche un type de rapport à la société indéfinissable par l'adjectif engagé.

ooo

J'écris à l'aventure, j'utilise les groupes de mots qui me précèdent ou qui me surprennent après une longue mise au pourrissoir de mes carnets. Il s'agit d'augmenter la réalité, d'ajouter à ce qui est réputé beau des créations réalisées avec du vulgaire. Je ne me prive de rien, pas même de propositions idéalistes.

M - MEMNON -. Les colosses de Memnon sont une référence qui image ma recherche d'un lyrisme critiqué, susceptible de dépasser les objections de l'ancienne avant-garde comme les diktats d'un postmodernisme voué à la technique et au spectaculaire. Répondant par un autre mythe au vieil Orphée, elle combat sa double dimension idéaliste et patriarcale. La fable des statues qui, aux portes de la ville, saluent chaque matin l'arrivée de l'aurore correspond à mon goût pour les poèmes riches de cette tension qui fait que le poème libre - on me pardonnera ce détournement d'une affirmation de Tortel - est libre de tout sauf de ne pas être un poème.

N - NEVER - (1999) J'ai vu Loït, debout, qui hurlait « Never, Never » », et un blanc sortir furieux de la NSA Gallery. Il avait, m'a-t-on expliqué, soutenu « qu'il fallait oublier ». Les organisateurs ont voulu maintenir le débat. Les spectateurs « Never ! Never » » se sont dispersés négligeant l'exposition d'artisanat local. Je me suis approché. On m'a traduit : « Pardonner, oui, je suis d'accord. D'ailleurs comment faire autrement ? Oublier, c'est impossible. Sur nos cartes d'identité, nous avons une note, en fonction de notre peau. Plus nous étions foncés, plus elle était forte, et plus nous étions exclus ! Moi, la puberté m'a joué un tour. J'ai noirci. Ma mère mourra comme moins qu'une chienne parce qu'on l'a obligée à se penser ainsi. Elle devait s'effacer devant l'animal d'un blanc... Une femme noire enceinte crevait en pleine rue alors que les blancs auraient appelé le vétérinaire pour une bête. Par la suite, à Johannesburg, qui, de l'avion, semble le royaume des piscines privées, aux triples

rangs de grilles protégeant les portes, aux recommandations de s'en tenir à des rues précises, aux titres macabres des journaux, aux consignes des hôtels de n'ouvrir la porte de la chambre sous aucun prétexte, aux réflexes de mon accompagnateur cachant mon sac sous la banquette et ma montre sous ma manche, j'ai repensé à la scène et aux cancers qui s'étendent.

O - ORALITÉ - Tout a commencé en 1983, à la suite de réflexions concernant mes poèmes. J'ai participé à un atelier théâtre (se réclamant de Grotowski). Afin de pouvoir creuser ou amplifier mon écriture. Pour avoir la capacité d'échanger avec d'autres pratiques. Je suis né à une autre dimension poétique. Je me suis approprié une méthode, des notions, des exigences.

ooo

J'ai appris à travailler en survêtement et les pieds nus. J'ai appris à apprendre par cœur et à commencer par un échauffement permettant d'éliminer les signes parasites, de placer la voix et de géométriser les déplacements. D'une manière générale, préparer une mise en voix avec des comédiens comporte trois phases contradictoires entre elle : une phase de déconstruction du texte qui est comme passé à la moulinette afin d'en finir avec « le ton poétique », « la voix intérieure », « le sens voulu » et les automatismes grammaticaux ; une phase d'improvisation qui (par des biais multiples) tente des sens et des contresens, des couleurs et des rythmes ; une phase de reconstruction où s'élabore à partir de la précédente et après un travail à la table, la version définitive. Cette phase est propice à l'intervention d'autres artistes : musiciens, plasticiens, traducteurs. Elle est déterminante pour déterminer les silences qualitativement différents du vers, de la prose et du dialogue. J'insiste. Plus qu'à décortiquer le sens, je consacre du temps à faire percevoir le silence spécifique du poème.

ooo

Bégayé, accéléré, ralenti, psychologisé... le poème se sépare de la poésie et peut renaître. Par tentatives successives, on reconstruit, on confronte au sens, on détermine la valeur des coupes, on invente diverses solutions aux problèmes des titres, des références, de l'italique, de la succession des textes. Bref, on affine jusqu'à ce que les exigences mises en jeux par l'écriture aient leur équivalence.

ooo

Dans mes mises en voix, je prends toujours la partition de la lecture la plus respectueuse de la versification et laisse aux comédiens l'interprétation. Mon but n'est pas de réaliser un spectacle de théâtre. J'aime les lectures épurées des gestes utilitaires et des tics, les déplacements qui portent une géométrisation les différenciant du subi. Je me refuse au spectaculaire. Manier les pages, poser les yeux, avancer une chaise peuvent être des événements ou des ponctuations, si on sait y faire. Quelque soit le plaisir, je n'oublie jamais que la lecture

silencieuse (celle que Roubaud nomme « l'auralité ») est la seule qui garantisse la polysémie, l'interprétation perpétuelle, la liberté de lecture.

P - POLYPTYQUE DE LA DAME A LA GLYCYNE - Ce livre a été écrit en plusieurs temps. D'abord cinq années de tentatives (poèmes, roman, drame théâtral) consécutives au deuil. Ensuite plusieurs mois durant lesquels je n'ai pu me résoudre ni à publier les poèmes, ni, après plusieurs représentations de Willy, à faire tourner la pièce (l'effroi d'apercevoir des enfants dans la salle, le traumatisme d'entendre des rires d'adolescents gênés lorsque les rôles se confondent avec la jouissance). Ensuite, après un refus du roman par BP, des mois de rejet total, de refus d'écrire, où je me suis contenté de lire et de visiter des musées. Enfin, après la « rencontre » avec un polyptyque au musée de Cluny, une quinzaine de jours épiphaniques où, grâce à l'ordinateur ayant en mémoire mes tentatives et au Magnificat de Bach écouté comme une exhortation, j'ai refondu tous mes écrits en ayant en tête la structure du polyptyque. Où j'ai simplifié et complexifié. Où je me suis aperçu que la forme polyptyque était potentielle dans mes brouillons. Où l'ambition était de confronter la vie d'une simple femme au sublime, ce sublime interdit aux gens de mon espèce.

ooo

Il y a sept réalités de langue : signalétique, technique, théâtre, poème, prose, citation, dialogue. Dans la troisième phase, j'ai assemblé des temporalités différentes avec la conviction que de l'organisation naîtrait, selon l'expression de Jacques Roubaud, « un sens formel », le seul susceptible de prendre en charge la dimension de destin. Les enjeux sont différents dans le passage à la ligne des dialogues, dans l'intervalle entre les paragraphes de prose et dans le blanc des coupes de la prosodie. Celui-ci diffère d'ailleurs selon qu'il entoure des vers centrés ou alignés à la marge. La lecture muette marie ces blancs qui relèvent de « l'œil qui écoute » avec celui purement plastique des calligrammes.

ooo

Gardant en tête la spécificité des registres, j'ai assemblé du sens, des sons, des plans, des silences. Pendant des jours j'ai tenu la note et n'ai pas connu de pause. J'ai fait progresser, conscient que cette progression devait au final permettre au lecteur de passer d'une lecture linéaire à une lecture par la symétrie.

ooo

Je savais que mes tricheries sur la nature différente des blancs seraient indétectables. Préparée par une longue rumination, par les expériences des représentations théâtrales et des échecs, ma certitude a trouvé dans l'ordinateur l'outil idéal. L'immédiateté de la convocation et de la

transformation formelle a généré un plaisir indépendant du fait qu'à l'origine il y avait la mort de ma mère.

ooo

La forme Polyptyque n'est pas une contrainte choisie, un dispositif délibéré. En rupture avec les tentatives qui précédaient, elle m'est apparue par hasard. Toutes mes préoccupations, toutes mes lectures, tout ce que j'aime sur scène, préparaient « la révélation » du musée de Cluny.

ooo

La première phase est inséparable de mes lectures de théoricien et des effets d'ouvertures qu'elles peuvent, parfois, produire. Elle inclut mon refus de la dérision et du cut up comme alternatives. La deuxième renvoie à Deleuze et à divers ouvrages d'histoire de l'art. La troisième, où resurgit un écho de Rilke comprend le dialogue avec la responsable, chez l'éditeur, de la composition. Les impératifs techniques ont affiné le travail de symétrie. J'espérais cet apport comme, au théâtre, la collaboration avec l'éclairagiste.

R - RATAGE - Avec un camarade, nous empruntions l'avenue bordée de marronniers qui conduisait au collège. Un matin d'automne, l'index et le pouce sur les lèvres, il essaya de m'apprendre à « siffler comme les grands » Malgré mes tentatives, ce jour-là puis les semaines suivantes, j'échouai à émettre de vraies stridulations. Cela me torturait encore en juin, alors que mon compagnon n'y pensait plus, et que mes condisciples étalaient leur virtuosité à longueur de cour de récréation. À la rentrée suivante, je n'avais toujours rien résolu. Sauf que j'avais appris à porter mes doigts devant ma bouche et à gonfler, mine de rien, ma poitrine au bon moment. Ce simulacre suffisait à masquer une faiblesse insoupçonnable. Aujourd'hui, bien que je sois loin du bonhomme qui redoute les virtuoses, le ratage est toujours là, obsédant. J'espère néanmoins savoir en moduler le son.

S- SCARPETTA (L'impureté) - « Redéfinir l'axe post-moderne. Au-delà du face à face trompeur de la tradition moderniste (dont l'idéologie d'avant-garde avec ses postulats évolutionnistes et « radicaux » représentait en somme la forme exacerbée) et de son envers complice (revendication de la régression, nostalgie passéiste, rêve d'innocence, de retour en arrière). Nécessité, pour sortir de cette symétrie, de dégager d'autres critères - par exemple : liberté et aisance dans le traitement de l'histoire du code, reprise en charge des longueurs d'ondes les plus étendues, hétérogénéité des matériaux et des formes convoquées, etc. »

U - USINE - Les pavillons de meulière étaient adaptés aux mœurs de leurs nouveaux propriétaires. Le gazon des cadres de Bercy et de la Défense remplaçait les potagers et les poulaillers de l'après-guerre. Les anciennes villes ouvrières, moyennant une bonne dose de chirurgie urbanistique seraient bientôt un arrondissement chic de la Mégapole. Garé devant le muret où, durant des années m'avait accueilli Spleen, la chatte aux yeux verts, j'ai baissé la vitre. Insouciant des anachronismes, l'obscurité sentait bon les samedis d'autrefois lorsque, troènes et lilas, merles et tourterelles, je partais, à solex, écouter dans un Centre Culturel désert, Guillevic, Jean-Pierre Faye, Lionel Ray et Marc Delouze, ou remplir le car municipal qui nous emmenait au TNP pour une unième pièce de Brecht. Trente-cinq ans après, il y avait toujours dans la boîte aux lettres, l'enveloppe contenant les adresses recopiées à la main par Pierre Seghers. Il m'aurait suffi de tendre l'oreille et j'aurais entendu le jeune exalté s'enflammer sur ses brouilles en écoutant Brel ou Ligeti. Mais, quelques battements de cils plus tôt, au bruit du moteur, ma mère avait dû se réveiller dans la pierre et tendre l'oreille. J'ai desserré le frein à main. Profitant de la pente, je n'ai mis le contact qu'en face de l'épicerie du coin, puis j'ai accéléré en direction de la Zone Industrielle. Pas celle d'aujourd'hui avec ses entreprises japonaises, vouées à la Sécurité ou au virtuel. Castor, ivre près de sa moto, dormait-il sur le talus malgré le fracas des locomotives diesels ? Ali, qui se « payait une fille » à chaque acompte subissait-il au milieu d'une travée les moqueries des ouvrières ? Fred avait-il rattrapé, la hachette à la main, l'épouse qui avait remboursé les dettes avec l'argent du tiercé l'unique fois où il l'aurait touché dans l'ordre ? à la hauteur de La Cellophane, j'ai accéléré. Je ne voulais pas revoir le JCP en train de contempler le PEG enlisé sur les pelouses et se résoudre à prévenir le contremaître, un exemplaire de Lautréamont dépassant de la poche de son bleu sali par les graisses. Ni entendre, puisqu'il est peut-être mort au bout de sa déchéance, notre serment de ne publier qu'ensemble.

V - VECTEUR - Qui, loin du monde des Héritiers, se veut poète passe, dès la convocation du terme, par des maniements successifs de langage. Cette reconquête substitue l'expérience personnelle aux lois du milieu et au savoir méthodique de l'Enseignement. Généralisant mon expérience personnelle, je dirais qu'on commence par s'approprier les pouvoirs de la rime et du compte des syllabes (au service des grandes idées molles), puis qu'on découvre les pouvoirs du mot en tant que tel, puis qu'on découvre l'automatisme et les transgressions, puis qu'on en vient à aux tentatives contemporaines (nourries par les sciences humaines et la philosophie allemande). Cette appropriation explore plus ou moins de directions (selon la diversité des lectures et les aléas biographiques), s'effectue selon des ordres particuliers (selon le niveau

d'enseignement), s'arrête ou pas en fonction de résultats poétiques validités par un avis (l'entourage, une académie quelconque, un éditeur), mais un animateur d'ateliers, un lecteur de brouillons la repère à longueur d'année. Le besoin d'être lu coïncide souvent avec la fin d'une phase. Les modes, les collections, les retours interfèrent avec la maturation continue de l'œuvre et risquent en permanence de la scléroser.

W - WATERLOO - À 5 h, la cafetière sur la table de la cuisine, à l'écoute des merles, je suis sur des parois inexistante des cordées. Elles frayent des voies qui sitôt frayées deviennent impraticables.

ooo

À quoi m'aura servi de miser sur les « éclairs au ralenti » qui font qu'Eluard passe de « l'art d'être malheureux » à « Capitale de la douleur », que du Bouchet « pèse sur le mot le plus faible »... Ou, pour ouvrir des coffres-forts peut-être vides, de frotter le bout de mes doigts au papier de verre d'esthétiques rugueuses ? Ou d'acquérir cette oreille interne qui repère les phénomènes par quoi se défend le langage et les différencie de l'imperfection parfaite ? Ou d'apercevoir les fantômes qui se jettent dans le vide après la coupe du vers ? Ou de distinguer les expressions qui sont une surface de peu morte de celles qui sont une peau vivante ? Ou ? À rien, sinon peut-être à rendre mon psychisme plus apte à traiter ces tonnes de non-dit sous quoi l'abandon m'a enfoui...

ooo

J'aurais mieux fait de consacrer ces milliers d'heures matinales à du vrai savoir. Avec autant d'efforts, j'aurais pu au moins maîtriser l'imparfait du subjonctif, le latin qui donne un destin à la langue, le grec qui restitue la lumière de l'Être et l'anglais qui facilite les voyages ! J'aurais pu reprendre à zéro l'étude des mathématiques qui sont incontournables pour l'anthropologie et de l'astronomie ! J'aurais pu, j'aurais dû, mais non ! Je me suis satisfait d'admirer des prises saisies, et de leur discutable appel vers le haut !

Y - YANN (Toul - 1990) - J'ai le souvenir de ce colosse blond contrôlé sur le bord d'une nationale et envoyé directement à la caserne. Il n'avait aucun papier. Vendeur de tissus sur les marchés, à peine scolarisé, il avait appris à lire et à compter d'une manière rudimentaire et s'était fabriqué un système comptable pour ses stocks. Dès l'abord, l'atelier l'avait attiré. Provoquant la discussion, réclamant du Beethoven en fond musical, il s'y investissait. Un jour, il me tendit une feuille barrée de lignes droites. Comme j'avouais mon incompréhension, il me conseilla de porter le papier à hauteur des yeux et de grimacer. Ai-je bien vu se recomposer

le prénom de sa petite amie à qui il écrivait en cachette ou suis-je en train de fabuler ? J'aurais dû photocopier l'anamorphose. J'étais ébahi. Et maintenant je ne suis sûr de rien. J'aurais dû écouter mes amis et tout noter, et tout conserver pour tout publier par la suite. Je sais que j'ai été témoins de faits qui auraient été une mine d'or pour un romancier. Mais je n'ai jamais pu exploiter la mémoire des autres. Mon travail dans les ateliers est intimement lié à l'espoir qu'un jour ces autres sachent exploiter leurs richesses.

Z - DE ABALLÉA à, des livres et des livres plus loin, ZUKOFSKY -

Quand tu rentreras dans la bibliothèque figée et prendras mes livres froids, avec ces traits dans les marges, ces phrases soulignées, ces notes et ces gribouillages sur les pages de garde, ce sera par un matin de neige.

Quand tu mettras tes pas dans de telles traces, tu revivras mes parcours incertains, mes réseaux d'errance avec leurs moments de conviction ou de refus, où regardant autour de moi j'ai pris la mesure de ma petitesse.

Quand tu quitteras dans ma bibliothèque parce qu'il faudra bien la disperser, émue par le rôle que te fait jouer la vie, tu respireras peut-être à hauteur d'un de ces arrêts où j'ai cru apercevoir le miracle d'un être au milieu de la clairière.

MARIA RALLI-HYDRAIOU

Demain, un autre jour
qui va s'ajouter
à ceux qui ont déjà été amassés
derrière moi.
Comme ils me poussent
dans la queue
vers la sortie...

Apparurent deux colombes
à mon rebord.
« On est venues pour la Paix »
dirent-elles.
Et moi, involontairement, je les chassai
Comme je fermais la fenêtre.

De la vie à la mort

La rivière de la vie s'est tu.

On est tous morts.

Le chant des alouettes s'est arrêté.

On est tous aux enfers.

Le vol des grues s'est interrompu.

On est tous sur d'autres planètes.

A l'homme aux sentiments fins

Les lys de ton cœur
fleurirent
au vase de ma maison
Les fleurs de ton amour
ornèrent
mon âme vide,
et embellirent
ma pensée
et mes visions.

Jusqu'à quand

Les barreaux du désespoir
serrent ma tête,
Les outils de la vanité
cisèlent ma pensée
Les instruments de la destruction
encadrent ma vie,
Les arcs de la prorogation
marquent mon œuvre.
Jusqu'à quand serai-je soumis
à la volonté du mal?

- Poèmes traduits par Babak Sadegh Khandjani
extraits du recueil *Les irréfutables* -

JACQUES RENAUD – DAMPEL

Ah quand ça lui revenait son amour du passé
Quand les disputes lui revenaient
bruyantes et closes
Il ne pouvait pas y croire
c'était si loin
si loin
si loin
Tu pars dis tu pars dis
Tu pars encore et si loin
Ah si je me souviens de la première dispute
Et du terrible envol de moineaux
ah si je me souviens de la terrible minute et du vol de moineaux là
Si je me souviens de l'obscur plaine et
je sais je sais
tout se passe comme si rien n'avait existé
je sais que tout s'efface y compris le printemps
et les nuées candides d'un soleil
Rien ne pourra t'arrêter
Tu pars où vas-tu
qui tremble dans ta voix
Où cours-tu
Que convoites-tu si ce n'est le soleil

Je ne peux pas dormir
je ne peux pas t'attendre
Tu ne sais ce que c'est que de défendre
Un pauvre cœur apprivoisé
J'ai guetté dans la rue les amoureux qui passent
leurs baisers et leurs gestes imprégnés de printemps
tu ne sais ce que c'est que de t'attendre ainsi
La nuit passe ainsi
À t'attendre
Ma gorge est sèche et mon corps dévoyé

une journée ainsi
passée
À t'attendre ainsi folle de toi
Tu ne sais ce que c'est
tu ne peux pas savoir
T'attendre ainsi
À t'attendre ainsi à t'attendre ainsi
Seul et allongé – cependant à t'attendre en vain

Comme une boucle que l'on boucle
Un serpent qui se mord la queue
Un ruisseau retrouvant sa source
Je reviens au pays d'enfance
Où résident des ombres perdues.
Nul détail que l'on reconnaisse
Qui ne semble pourtant rêvé.
Je mets le pas dans l'impossible
Comme si j'étais mort moi-même
Ombre errante parmi les ombres
À la recherche du disparu.
Tout me trompe tout est faux
Décor factice échafaudé.
Je vois l'endroit où je fus
Comme si je n'étais plus
Signe d'une incohérence
Signal d'une obscurité.
La mort s'approche de la mort.
Seul je m'avance et tout recule
L'ombre m'entraîne et quoi reste
Un fantôme du superflu
Et une vie loin de la vie
Un soleil qui ne chauffe pas
Qui réchauffe l'inexistence
Impassible d'éternité creuse.

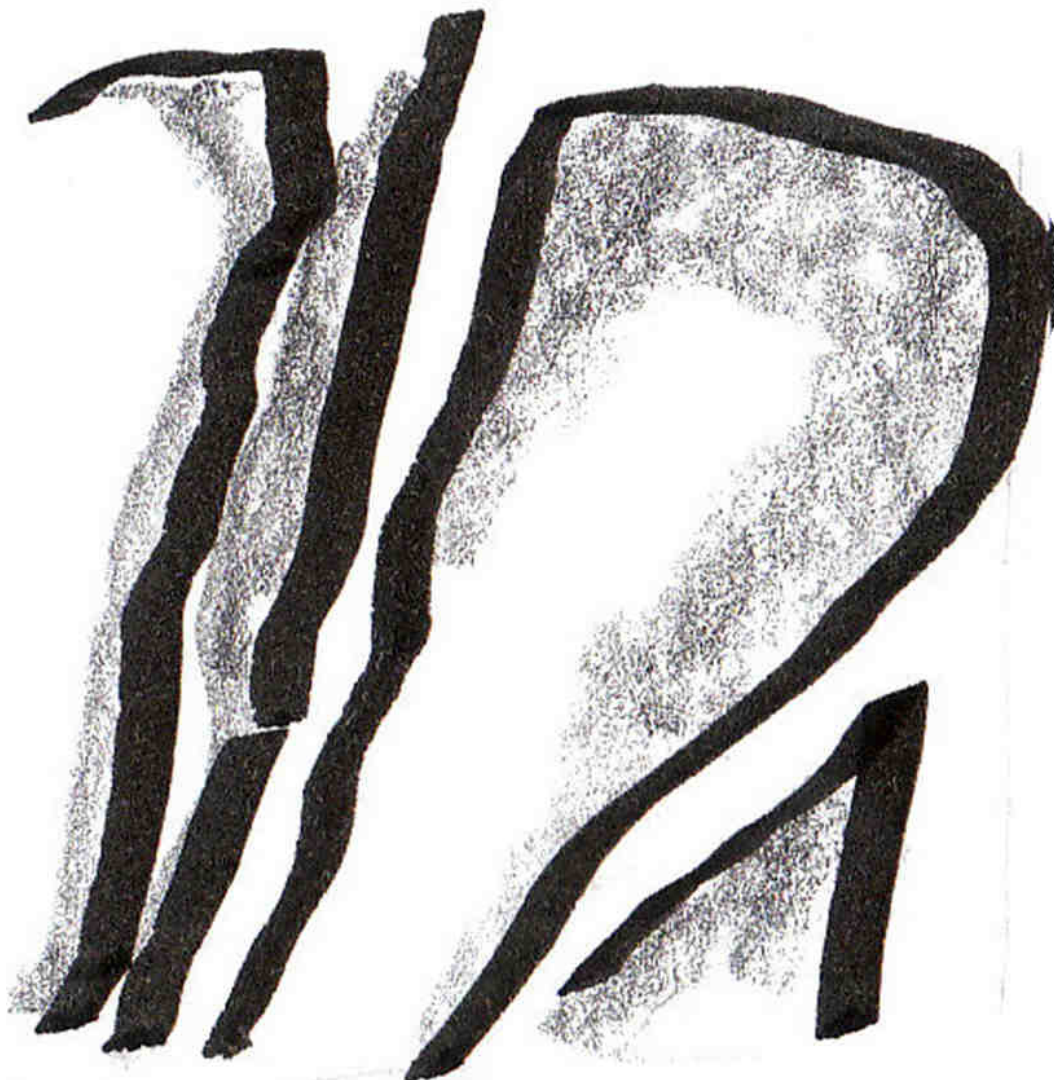
VÉRONIQUE SEZAP

SIX PIEDS SUR TERRE (Extraits)

chercher un silence ouvert
sur le monde

regard fixe
braqué sur le passage

l'œil en grand écart



(I)

PAYSAGES

Paysage I :

désir de rivage, dans la masse, tailler un
espace aux vibrations mélodieuses d'où
le bleu pourrait s'échapper

puis, lâcher prise
l'esprit en cavale sur ces étendues
impénétrables

en l'absence d'ombre, changer de point de
vue

l'observatoire : un pas sur le côté

dans la plaine : bruit braiment bramement
et autres anecdotes

perdition dans la forêt, effrayée, trois petits
points en guise de repère, comme un
jeu désinvolte

immobile
comme une menace

le drame d'un paysage

après quelques années élégantes
sous des cieux émouvants

Paysage II :

dépossession du monde
mise en abyme
éthéré, évaporé, quasi sublimé

le pied ne se pose plus
ici, partant
nulle part, nul port
exil

le monde s'enfuit
dès que les yeux s'y posent

Dessine-moi une maison...

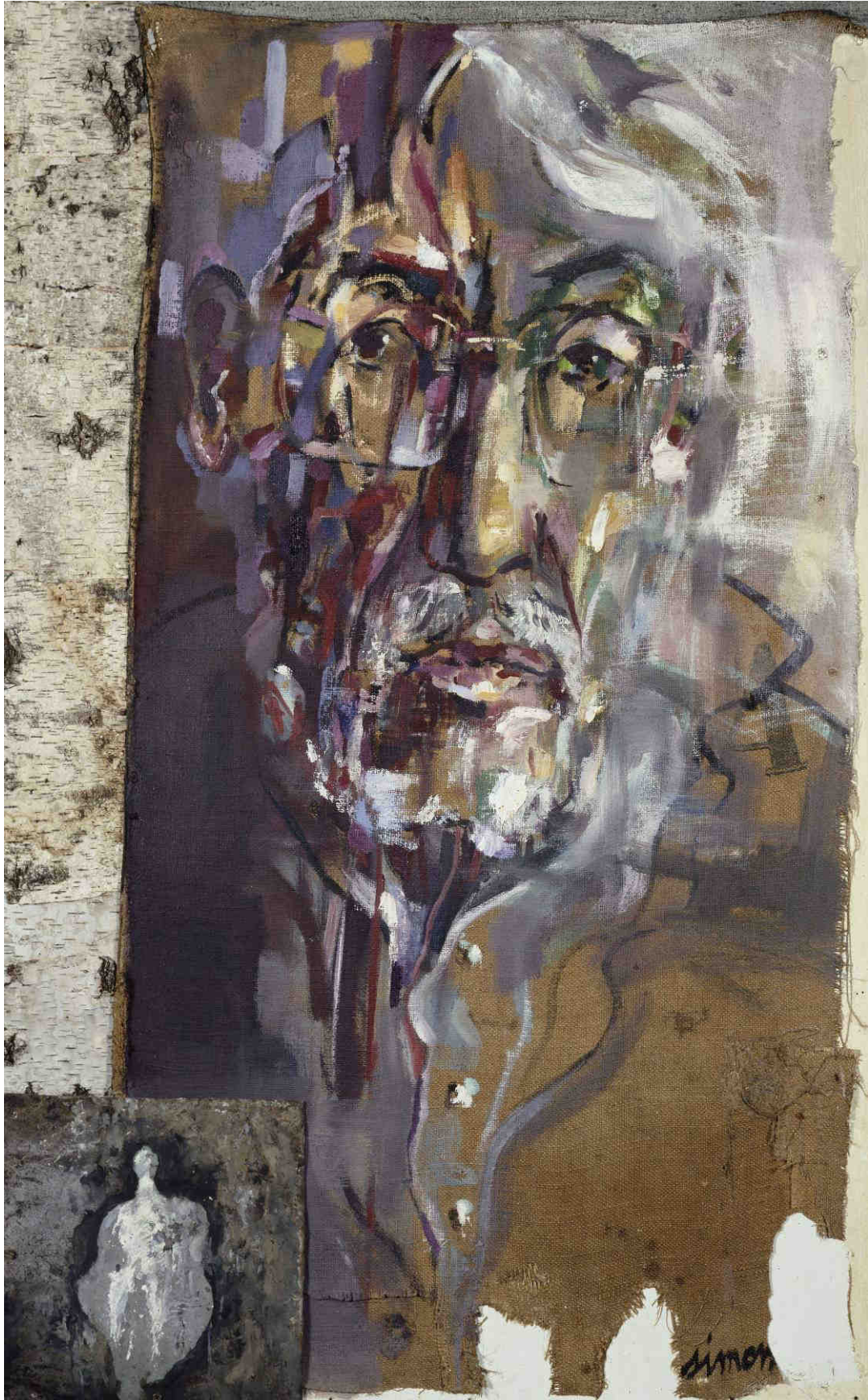
à la lisière de la nuit
tout s'arrête
et tout s'emmêle
chevelure d'arbre
en décomposition
le vent fait trembler
la cime aiguë
l'arbre
phallus
masque
l'emprise du vide

LA TRANSFORMATION
DU PAYSAGE :

des haies rondes comme des ballons courant d'air
aspirant les débris monotones des saisons un peu
trop...dés-amusés la racine piétine dès lors l'arbre reste
cloué à terre étirant ces branches tentaculaires entre
deux scies l'immobilité le verdi tandis qu'un oiseau
couleur d'exotisme met le feu à sa sève deux jambes
naissent du parterre à peine fleuri faisant un pied de
nez au tic-tac incessant d'un coucou un peu trop loquace

et toi, limace, tu traînasses et ta bave inscrit dans la
poussière des hiéroglyphes pour l'au-delà

/...



Norman Calabrese

Réconciliation

Toi et moi
Nous nous tenons debout sur le seuil,
Notre ombre grandit
La tienne en fumant
La mienne en buvant.
Tu embrasses la cigarette,
Mon âme devient un poète
Et dit une chanson
Avec la fumée dansante
Entre tes lèvres.
Le début de la chanson
C'est ma fin
Et sa fin
C'est mon début.
Debout sur le seuil,
Nous attendons
Le sourire
De l'autre

Le visa céleste

Avec toute mon humanité
Je connais
La douleur
D'un oiseau
Dont le visa pour le ciel
Est annulé
Pour toujours.

La mort

La vie est différente
À travers chaque fenêtre
La mienne
La tienne
Et le dernier moment
C'est l'occasion
De vivre

L'amour brisé

Une bougie
Moi
Et un miroir
Dans lequel tu n'as jamais souri
Une nuit
Toi
Et une étoile
que je n'ai jamais embrassée.

- Poèmes traduits par Babak Sadegh Khandjani -



Bernard Hanin

SIMON

Il y a ceux qui vous élèvent
vers vous-mêmes

À ceux-là

Je veux rendre hommage
À ces *grands ascenseurs*
Mon père, ma mère,
À ces musiciens,
Bach, Schubert

Mon premier ami
Mon premier amour
Mes maîtres

Leurs visages
Dilués par le temps qui passe
Ou déchirés par les embruns de la vie
Ou grandis par l'amour
Leurs visages hauts en couleur

Leurs visages
Dont je viens
Le visage de mes parents
Leurs regards
Devenus paysages
D'une vie

Ne plus défigurer
Rendre à la figure sa face
À la figure humaine son humanité
À l'humanité sa grandeur intacte

Faire de très grands portraits,
Agrandir les visages jusqu'au divin

Multiple splendeur du visage humain

Les auteurs présents dans ce numéro :

Paul Badin

Né en 1943 en Anjou où il réside Paul Badin a été professeur de lettres et fut Chargé de Mission Poésie au Rectorat de Nantes. Ex-président-fondateur du Chant des mots (saison poétique et littéraire d'Angers) il fut responsable de publication de N4728 - revue de poésie - jusqu'en 2011. En 1970, découverte de la poésie de René Char et premiers poèmes. 1978-1988 : rencontres aux Busclats - L'Isle sur Sorgue (cf. Fragments des Busclats, Poiêtês). Parmi ses nombreux ouvrages on peut citer: Ricercar, éd. L'Amourier, 2000 ; Loire, éd. Tarabuste, 2005, peinture de couverture : Martin Miguel ; Chantier mobile/Bewegliche Baustelle, Verlag Im Wald, 2006, trad. Rüdiger Fischer, gravures : G. Houver ; Fragments des Busclats (Rencontres avec René Char), éd. Poiêtês, 2008, préface : René Welter ; Aspects rians, éd. de l'Atlantique, 2009, encre : Silvaine Arabo ; Khaos Visions, Écrits du Nord, n° 17-18, éd. Henry, 2010 ; Loire, Lumière, éd. de L'Atlantique, 2011, gouache : Martin Miguel ; Battements, éd. La Porte, 2012 ; Post it, éd Rougier V, coll. Ficelle, gravures de Consuelo de Mont Marin, 2012. De nombreux poèmes de voyage ont également parus aux éditions Encre Vives (collection Lieu).

Françoise Biger

Françoise Biger réside près de Rennes. Explore l'écriture, fait feu de tout mot. Un mot en amenant un autre et voilà qu'elle se met en marche : tâtonne, découvre, s'étonne, abandonne, repart pour revenir sur ses pas, s'exalte mais surtout jubile. Des textes publiés dans les revues Libelle, Comme en poésie, Incertain Regard, le Capital des mots, Traction Brabant, Dissonances, Les Écrits du Nord, Verso, Action Poétique, N4728 (dans le désordre). Un livre publié en avril 2012 aux éditions Henry dans la collection la main aux poètes sous le titre « corps de métiers ». Le blog de Françoise Biger: www.unechevresurletatami.blogspot.fr

Roger Carbonnier

Roger Carbonnier a suivi une carrière d'enseignant de français en France et hors de l'hexagone dans des départements d'outremer et à l'étranger. Burundi, Maroc, Mayotte et enfin la Guyane où il travailla dans une bibliothèque à Saint-Laurent du Maroni au « camp de la transportation ». Roger Carbonnier a créé en 1978 avec quelques amis les éditions de la Lucarne. Il est l'auteur de Terrasse Ovale (1978) et de Points Aveugles (1982). Depuis il n'a cessé d'écrire sans souhaiter se faire éditer. Aujourd'hui, il lui semble nécessaire que ses textes croisent d'autres regards. (r.carbonnier@wanadoo.fr)

Charles Dobzynski

Né en 1929. Journaliste, d'abord chroniqueur de cinéma aux *Lettres françaises* d'Aragon, puis rédacteur en chef de la revue EUROPE. Écrivain, critique. Il a appartenu aux rédactions d'Action poétique et d'Aujourd'hui poème. Traducteur (Anthologie de la poésie yiddish, Poésie/Gallimard) Sonnets à Orphée, de Rilke (Ed. Orizons), Maïakovski, Nazim Hikmet. Son œuvre poétique compte une quarantaine de titres, pour l'ensemble desquels il a reçu en 2005 le prix Goncourt de poésie et en 2012 le Grand prix de poésie de la Société des gens de Lettres. Entre les années soixante et 2000, sont à citer notamment : D'une voix commune (Seghers) L'opéra de l'espace (Gallimard) La vie est un orchestre (Belfond, prix Max Jacob) Journal alternatif (Dumerchez) La scène primitive (La Différence) Derniers livres en date : Je est un juif, roman (Orizons) La mort, à vif (L'Amourier) Vient de publier, le tome I de ses écrits sur la

poésie : Un four à brûler le réel, poètes de France (Ed. Orizons, 2011) le tome II, Poètes du monde paraîtra en 2012. À paraître, en principe, cette même année : Journal de la lumière & de l'ombre, préface de Bernard Noël, peintures de Marc Feld (Le Castor Astral) et Ma mère, etc. roman (La Différence)

Babak Sadegh Khandjani

Babak Sadegh Khandjani est né en 1981. Il a fait des études de littérature française. Il a commencé à apprendre la langue grecque en autodidacte et, quelque temps après, a obtenu une bourse puis s'est installé en Grèce. Il s'est inscrit au département de littérature française de l'université d'Athènes en master II. Finalement, il a arrêté ses études pour devenir traducteur de grec et de français. Babak Sadegh Khandjani a traduit des poèmes pour des revues françaises et grecques (Cahiers de poésie, Souffles, Comme en poésie, Traversées, Point barre, Libelle, Le Cerf-volant, Eneken, Emvolimon, Sodeia).

Gérard Noiret

Né en 1948 à Saint-Germain en Laye Gérard Noiret a dirigé des services municipaux (Enfance et Jeunesse) en banlieue entre 1973 et 2001. Il mène de front différentes activités ayant en commun le langage : « création », « critique, » « mise en scène » et « chantiers d'écriture ». Il dirige ainsi d'une manière continue des Chantiers d'écriture et d'oralité en France et à l'étranger (Irak, Guinée, Maroc) depuis 1982. En résidence d'auteur en 2009 et 2010 au Théâtre 95 de Cergy-Pontoise, il a travaillé à des "lectures élaborées" (qui lui ont permis de collaborer avec des plasticiens, des musiciens, des danseurs et des comédiens) soit à partir de ses textes, soit à partir de textes d'écrivains participant à son atelier de création. Membre du Comité de Rédaction d'Europe et de Secousse, ses poèmes ont paru dans une quarantaine de revues (NRF, Poésie, Action Poétique, Digraphe, Nouveau Recueil...). Parmi ses livres il faut citer le pain aux alouettes (Poèmes - Temps Actuels 1982), Chatila (Poème - Actes Sud 1986), Le commun des mortels (Poèmes - Actes Sud 1990) prix Tristan Tzara, Toutes voix confondues (Poèmes- Maurice Nadeau 1998) prix des découvreurs, Polyptyque de la dame à la glycine (Roman/poème Actes sud 2000), Pris dans les choses (Poèmes de scène- Obsidiane 2003), Ouvrir le chant (Essai - JM Place 2004), Maélo (poème pour l'enfance - L'idée bleue 2006) et Autoportrait au soleil couchant (Obsidiane 2011) qui vient d'obtenir le prix Max Jacob 2012.

Maria Ralli-Hydraiou

Maria Ralli-Hydraiou est née à Xánthi. Elle est originaire de Kütahya en Phrygie. Elle a étudié les littératures anglaise, française et italienne à l'université Aristote de Thessalonique. Elle a également étudié les langues balkaniques à l'institut des études balkaniques de Thessalonique, et, l'archéologie et le droit, à l'université d'Athènes. Elle est membre de l'association des écrivains grecs. Elle est traductrice et écrit des essais, des critiques et des poèmes.

Jacques Renaud-Dampel

Jacques Montfort Renaud-Dampel, né en 1926 à Castelsarrazin (Tarn et Garonne) est internationalement connu pour ses cailloux colorés dits *Dampélites*. Jeunesse à Bordeaux, père industriel, Collège Grand-

Lebrun. Élève d'Albert Bégaud, professeur aux Beaux-arts et du plasticien Alexeiev Brodovitch. À New York, professeur au Lycée français et de langue et lettres françaises au prestigieux Hunter Collège. À Paris, Directeur de la publicité et des relations publiques d'un groupe de presse professionnelle. Marié deux fois, quatre enfants. Retiré en Région parisienne, à Chambourcy. Écrire (prose ou poésie) lui a toujours été impératif. Il y fut encouragé entre autres par Jean Paulhan et Jean-Paul Sartre, auxquels l'adressa Raymond Guérin.

Véronique Sezap

Photographe et plasticienne Véronique Sezap *écrit depuis toujours...* L'écriture et le langage ont toujours été présents dans son parcours. Elle crée en 2006 les éditions Mona Kerloff qui éditent des livres d'artistes. Véronique Sezap est l'auteur de deux recueils de textes « *Opus* » et « *Mona 356* » parus aux éditions Fibres Libres Ses photographies et ses œuvres sur papier (techniques mixtes) ont également accompagnés des écrivains pour leurs livres : « *A quoi rêvent les statues* » avec Daniel Kay aux éditions La Part commune, « *Dans l'unique visage du vent* » avec Serge Torry aux éditions Chemins Bleus et « *Terre Océan* » avec Charles Madezo aux éditions Mona Kerloff.

Reza Shirmarz

Reza Shirmarz est né en 1974 à Téhéran. Il est dramaturge, poète et traducteur. Parmi ses œuvres on peut mentionner: « *les étoiles en cannelle* », « *La Profonde mer bleue* » et « *mes mains* ». Il a traduit plus de cent vingt œuvres théâtrales, entre autres, les œuvres d'Aristophane, de Ménandre, de Plutos et de Térence.

Simon

Simon, né en Bretagne en 1961, est un artiste contemporain. *Aller, peindre, écrire* : trois libertés qu'il prend et qu'il entrelace, dans sa vie comme dans son travail. Il a fait de la phrase de Chaddad : "Avance, et tu seras libre", la devise de sa vie. Il crée une œuvre protéiforme où peinture, littérature et voyage dialoguent dans un esprit de renouvellement constant. Il quête une spiritualité moderne où les sagesses d'Orient et les raisons d'Occident, ligüées à l'écologie, pourront ouvrir des pistes nouvelles. Il a publié douze livres : un roman, des récits de voyage, des carnets de voyage collectifs avec les Carnettistes Tribulants, et des duos avec le poète Patrick Audevert. Il vient de publier *Têtes à Têtes*, hommages (peintures et textes) aux grandes figures de sa vie, et *Gratte-Ciel et Soupe de Nouilles* avec les Carnettistes Tribulants. Il vit en banlieue parisienne et puise dans ses voyages (Chine, Inde, Sahara) l'essentiel de son orientation d'homme, de son inspiration d'artiste. Le mouvement vers l'autre, vers l'ailleurs, est le nerf vital de sa création. Il termine cette année un cycle de portraits des poètes chinois anciens, ainsi qu'un roman, *Machine*, qui marque son retour à la fiction. www.simon-artiste-peintre.com

Auteurs publiés dans la revue Incertain Regard depuis novembre 2009 :

Arielle Alby, Klod Amar, Dimitri T. Analis, Paul Badin, Nathalie Bassand, Pascal Batard, Ursula Beck, Françoise Biger, Yvon Bohers, Jacques Canut, Roger Carbonnier, Karine Cathala, Fabien Claude-Marie, Odile Desanti, Charles Dobzynski, François Dominique, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Evelyne Fort, Mahrk Gotié, Bernard M.-J. Grasset, Nicolas Grenier, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Philippe Jaffaux, Mireille Jaume, Babak Sadegh Khandjani, Jean-Louis Lebreton, Daniel Leduc, Benoît Lepecq, Lise Mathieu, Iancu Medeea, Denis Moreau, Roland Nadaus, Michele Ninassi, Florence Noel, Gérard Noiret, Cécile Oumhani, Lydia Padellec, Étienne Paulin, Bénédicte Radal, Maria Ralli-Hydraiou, Louis Raoul, Jacques Renaud-Dampel, Jean-Christophe Ribeyre, Serge Ritman, Faustina Rosellini, Élisabeth Rossé, Patrick Santus, Vicky Sébastien, Véronique Sezap, Reza Shirmarz, Simon, Harry Szpilmann, Charlotte Urban, Mario Urbanet



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : <http://www.incertainregard.fr>

Courriel : incertainregard@wanadoo.fr

Parution numérique semestrielle.

Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:

Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes dans un seul fichier au format txt ou doc.

« ...Le vrai sage possède, dans ses muscles, la possibilité d'atteindre les hauteurs, et dans sa connaissance du monde, le refus d'y monter. »

Fernando Pessoa - LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ — NOTE 73



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /